

M E T I E R S D ' A U T R E F O I S ... L A D I N A N D E R I E

De la forge à l'objet d'art... toute une alchimie !

Arabesques et Entrelacs

Tel le sculpteur face à la motte informe d'argile à laquelle il donnera plus tard vie, le dinandier lui, laisse transparaître son expression artistique en réduisant les plaques de cuivre à sa merci. Dans la minuscule fabrique, un établi de fortune est dressé, le "maâlem" s'y affine suivi du regard curieux de quelques apprentis. Sur l'établi, le cuivre rougeoyant se déforme sous les coups de maillets adroitement assésés. Le geste est sec et précis et le maître absorbé à la création de son œuvre ne relève la tête que pour s'éponger d'un revers de main le front. L'échoppe est plus réduite encore par l'encombrement de l'espace par de vieux plateaux de différentes dimensions, des "tandjras", pesantes marmites dont on se sert lors des grands événements familiaux, des "dellouas" "synias", mahbès, "kirouanas" jusqu'au tout petit "tafel", de vieux objets hétéroclites jalousement préservés par certaines familles, attendant de passer entre les mains du maâlem qui leur insufflera une nouvelle vie.

Dans la boutique un feu incandescent est constamment entretenu par le plus grand des apprentis, une grosse tenaille à portée de main lui permettra de plonger rapidement dans le feu l'ouvrage durci. Une

fois chauffé à blanc, il deviendra plus malléable et obéira mieux à l'inspiration du maâlem à vouloir lui donner la forme voulue. La place du soufflet est encore visible ; la vie moderne a remplacé charbon et coke par l'alimentation en gaz.

Dans un silence religieux, ponctué des seuls coups de maillets, le patron s'affaire à la création d'un plateau. Il veille d'abord à lui donner l'envergure voulue avant que compas, pointeaux et fins martelets n'entrent en action pour la création d'arabesques et entrelacs, ciselés avec ingéniosité par le "maâlem" faisant confiance à son inspiration qui lui permet de passer d'un dessin à un autre sans grande difficulté. Une fois l'œuvre achevée, elle est étamée et lustrée avant d'être livrée. Un instant de répit que mettent à profit les apprentis pour ranger la petite échoppe et remettre les outils à leur place. Plus tard, ils auront à s'en servir pour les menus travaux que supervisera le "maâlem" d'un œil sévère. Ils apprendront à être dinandier et perpétueront une tradition qui a tendance à disparaître comme tous les petits métiers qui avaient autrefois fait la fierté de Constantine...

M. HOUMOR

□ AMINE KHODJA, DINANDIER

That qui c'ède... soire

Avoir le courage de persévérer, avec conviction, pour sauvegarder le métier malgré le poids de l'adversité, être resté fidèlement attaché aux anciennes méthodes de fabrication ancestrales authentiques, cela dénote vraiment d'un amour solide pour la dinanderie et d'un attachement viscéral à la tradition.

C'est pourtant ce qui singularise Dris Amine Khodja, cet artisan dinandier qui est aujourd'hui le dernier maillon d'une longue chaîne familiale dont l'histoire se confond avec celle de la dinanderie constantinoise. La saga de la famille Amine Khodja commence, en effet, avec l'arrivée des Turcs en Algérie lorsqu'un arrière grand-père de notre ami Dris introduit ce métier artistique à Constantine. Durant le règne ottoman en Algérie, les Amine Khodja étaient des notables proches du bey car, à l'époque, le dinandier occupait un rang de prestige et faisait partie de la nomenklatura beylicale et, de ce fait, un Amine Khodja fut même nommé dans l'administration beylicale, le diwan, d'Ahmed Bey El Mamelouk qui commanda le beylicat de Constantine pour la 2^{ème} fois durant le mois d'août 1820, selon des historiens, avec rang de Khalifa. Dinandiers de père en fils, les Amine Khodja comptaient parmi les rares artisans à fabriquer les grosses pièces de cuivre, telles "Tadjine laaras" (un grand plat pour les repas des fêtes) et "Borma Keskes" de grandes capacités usités dans les grandes cérémonies de réjouissances. Ils étaient aussi les seuls à confectionner le grand chaudron de bain maure ("bormate el hammam") fait de plusieurs plaques de cuivre de grosses épaisseurs assemblées au moyen de rivets en cuivre de même nature avant d'être martelés pour la mise en forme. Ce travail d'art nécessite une grande dextérité et exige une habilité particulière. Cette famille est, sans conteste, pionnière dans la dinanderie à Constantine et elle occupe une place centrale dans l'histoire de cette corporation en Algérie. Installée sur le vieux rocher voilà maintenant six générations, elle a exercé ce noble métier sans interruption depuis pratiquement le début du 18^{ème} siècle. Qui dit mieux ?

Amine Khodja Dris raconte : "à l'époque de mon père, Constantine comptait plusieurs maîtres-dinandiers à la réputation bien établie, au niveau local et au niveau national, et chacun avait sa spécialité. Notre famille se distinguait dans la dinanderie à rétreint, technique qui consistait en gros à faire dilater le cuivre pour lui faire prendre la forme désirée. Mon père avait acquis une solide formation dispensée par mon grand-père tout d'abord, perfectionnée ensuite au contact de mes oncles qui faisaient le même métier dans l'atelier familial. Il devient ainsi, à son tour, un artisan émérite et fut, peut être l'un des derniers à fabriquer cette gamme de la dinanderie traditionnelle constantinoise, tout aussi spécifique qu'abondante et variée, dont les foyers de la médina faisaient grand usage. Nous citerons, à titre d'exemple, les ustensiles de cuisine : tadjine,



borma, keskes, makla, tandjir, m'rach... les ustensiles de bain : mahbès, taffel, tassa,... les ustensiles de la blanchisserie : kirouana, gasâa, nous citerons aussi certains instruments de musique comme la derbouka en cuivre rouge et les "naquarettes", sorte de tambourins servant à battre la mesure dans les orchestres de musique traditionnelle". En effet, il faut préciser que Si Mouloud, le père de Dris, comme tout bon constantinois artisan qui se respecte, était amateur de musique populaire et jouait de la mandoline. Il accompagnait souvent cheikh Omar Benfarthabia, chanteur populaire très connu à l'époque sur la place constantinoise. Aussi, l'arrière-boutique de Si Mouloud devenait le soir, après les heures de travail, un lieu de rencontre de chanteurs et musiciens de l'époque : cheikh Benrachi, cheikh Hassouna, Cheikh Gma et autres, se réunissaient là presque tous les jours autour d'un plateau de sucreries et de thé pour s'adonner aux z'djel, hawzi, mahjouz ainsi qu'au medh. A ce titre, Si Mouloud participa à des manifestations artistiques et à des expositions artisanales nationales et internationales, comme à Tunis en 1964 où il eut beaucoup de succès. Mais revenons à la dinanderie. Dris, aujourd'hui le digne représentant de cette grande famille de dinandiers, conservateur d'une riche tradition qui a fait la renommée de Constantine, après avoir achevé ses études dans la métallurgie à l'IMA d'El Hadjar (Annaba) et décroché brillamment un diplôme d'électronique à Dijon (France) et des certificats en plomberie de chauffage central, est

revenu tout naturellement à ce métier ancestral et s'attache, avec beaucoup de conviction, à perpétuer la tradition. Son atelier qui porte l'enseigne, comme de juste, "Dar Nahass Quacentina" se trouve dans le quartier populaire de Sidi Bouanaba en haute médina (Souika). Tout petit, ce local fait pourtant office de galerie d'exposition-vente de toute la gamme d'objets en cuivre qu'il façonne suivant rigoureusement les méthodes traditionnelles. L'arrière-boutique lui sert d'atelier qu'il a richement équipé et aménagé. Là, en véritable artiste qui excelle dans plusieurs corps de métiers (maçonnerie, boiserie, électricité), il a aménagé un four automatique "unique en son genre dans tout le pays", assure-t-il. A propos de son magasin-atelier, Dris nous révéla : "les autorités m'ont proposé un local plus grand et plus spacieux à la cité Boussouf, mais j'ai refusé catégoriquement d'abandonner ce magasin qui est là depuis 1927, car j'estime que c'est là que sont mes racines et pour tout l'or du monde je ne quitterais mon local !". Voilà qui est dit. Dris Amine Khodja demeure fidèle aux legs : il garde entre ses mains et dans sa tête l'intégralité de ce savoir-faire, de cet art qui témoigne d'une culture typiquement constantinoise. Il n'a cessé de proclamer que "la dinanderie est une passion pour moi, une culture à faire connaître. Vous savez que la gamme de la dinanderie constantinoise est composée de pas moins de 380 pièces, toutes en cuivre rouge, façonnées uniquement à la main selon des méthodes qui remontent à plusieurs siècles !". Pour appuyer ses dires, il nous montre sa pièce favorite, un Mahbes, pièce unique en Algérie parce que réalisé sans aucune soudure ! Avec cet ustensile, il a remporté le premier prix à un concours national sur l'artisanat traditionnel. C'est l'occasion pour lui de nous décrire, avec force détails, les différentes phases du processus de façonnages allant du maillet (gros marteau en bois) à la cuisson dans le forage. Dris va au delà de la technique proprement dite puisqu'il est passé créateur, en ce sens qu'il a le mérite de réinventer toute une panoplie de formes traditionnelles que la technologie moderne toute faite de platitude et d'uniformisme avait progressivement rejeté vers le déclin. Son inspiration ajoute des dimensions usuelles et esthétiques aux objets qu'il conçoit. C'est pour cela qu'il est le seul dinandier à maîtriser et la tradition et l'art. Toutefois, il regrette amèrement que de nos jours, le tout commercial, constitué de produits "Taiwan" qui submergent le marché et encourage le gain facile, porte un préjudice certain aux nobles métiers traditionnels. Résultat : les véritables valeurs basées sur l'esthétique et l'authenticité disparaissent peu à peu et emportent

dans leur sillage nos coutumes et une partie de notre patrimoine local. L'amertume qui se dégage des propos de cet artisan ne peut, cependant, altérer sa volonté de continuer sur la voie tracée par ses devanciers pour faire perdurer ce métier en cherchant à le transmettre aux jeunes générations. "Quitte à être le dernier des Mohicans, je ne lâcherai pas le métier", dit-il en se forçant à rire. Puis, il fulmine contre cette culture de l'oubli qu'on cherche à inculquer aux générations montantes. Son courroux est dirigé, il ne le cache pas, contre la Chambre des arts et des métiers de Constantine "qui, dit-il, mène la vie dure aux véritables artisans. Pourtant, j'ai été à la base de la constitution de cette chambre qui nous représente très mal". Il pense que tout un pan de l'histoire de la cité risque de disparaître si personne ne réagit.

"L'artisanat traditionnel est le résultat d'un univers culturel au même titre que les œuvres littéraires ou picturales"

dit-il avec emphase.

Les objets que nous fabriquons sont chargés d'histoire. Ils racontent l'histoire de la ville. Ils occupent une place saillante dans cette histoire. Prenons par exemple, l'ensemble de bain de la mariée composé de Mahbès, Tefal et Tassa, ou encore le "kettar" très prisé. Ces objets sont associés dans l'imaginaire constantinois à des événements bien précis. Ces objets contiennent donc du temps, du rituel et des signes d'identification sociaux et culturels. Donc, si on vient à perdre ces repères nous perdrons un peu notre authenticité". Après sa démonstration "philosophique", Dris revient à la réalité pour dire, qu'après tout, la dinanderie n'est pas encore finie dans sa ville comme c'est arrivé dans d'autres régions (Alger, Ghardaia, Tlemcen). Néanmoins, il reconnaît que le métier est menacé à cause de l'absence de relève vu la carence des centres de formation en arts traditionnels, aussi, il se montre prêt à servir dans ces centres. "Moi je ne veux pas, en mourant, emporter les secrets de mon art". La relance de la dinanderie ne repose pas uniquement sur la formation de la relève selon cet artisan, il y a aussi le problème de la matière première importée (le cuivre) qui ne convient pas à la dinanderie traditionnelle. La relance du tourisme pourrait également contribuer fortement à la renaissance des arts traditionnels.

Abdou.L